

**L'ÉDITO :**

Dans ce nouveau numéro, qui s'est un peu fait attendre, je vous proposerai la vie et l'exemple de Saint Nicolas du Japon (1836-1912). C'est le saint « égal aux Apôtres » qui nous est le plus proche (canonisé en 1970, lors de l'accession de l'Église du Japon à autocéphalie) et dont nous avons une hagiographie précise. On trouve dans sa vie et dans son action évangélisatrice les traits qui caractérisent l'action apostolique telle que l'ont initiée les douze et Saint Paul. Par ailleurs, vous trouverez la première partie de la conférence sur la prière de Jésus, donnée dans le cadre de la catéchèse pour adultes à la paroisse saint Séraphin de Sarov (Paris).

Cette année pour la veillée Pascale, nous nous joindrons à la paroisse Paroisse Orthodoxe de la Rencontre du Christ (3, chemin de la Grande Sente 95390 Saint Prix). Elle débute à 20h30 et est suivie d'agapes. Mais le lundi 25 avril (lundi de Pâque et férié) nous célébrerons les mâtines et la Liturgie de Pâque à Saintines à partir de 10h, avec la participation des pèlerins venus de Paris pour l'occasion. Les agapes suivront.

Bon et fructueux carême et bonne préparation de la grande et lumineuse fête de Pâque.

Père Nicolas

Renseignements complémentaires : contactez père Nicolas ([nicolas\\_k@club-internet.fr](mailto:nicolas_k@club-internet.fr) 03 44 39 75 71).

## Vocation apostolique de saint Nicolas du Japon

(1836-1912)

S. Deicha

Fascicule d'hagiologie

Institut de théologie saint Serge (Paris)

Il faudra attendre l'an 1970 pour que l'Église orthodoxe proclame un autre saint russe comme étant l'égal des apôtres. Il s'agit de saint Nicolas, l'évangélisateur du Japon. C'est sur l'exemple de sa vie, qui, de loin, est la plus connue de celles de tous les apôtres et de tous les saints égaux aux apôtres que nous allons essayer d'analyser la spécificité de cette sorte de sainteté apostolique contemporaine.

Saint Nicolas, premier métropolite orthodoxe du Japon, mort à Tokyo en 1912, fut proclamé saint, égal aux apôtres, en 1970, à l'occasion de l'accession de l'Église du Japon à l'autocéphalie.

Ivan Dimitriovitch Kassatkin naît le 1er août 1836 dans un hameau près d'un cimetière (Berezovsky Pogost), dans le gouvernement de Smolensk, à 150 km de cette ville. Son père, Dimitri Ivanovitch, est diacre. Sa mère, Xénia Alexandrovna meurt à l'âge de 34 ans, alors qu'il a cinq ans. Ayant bien travaillé au séminaire de Smolensk, il fut envoyé, en 1857, à l'académie de théologie de Saint-Pétersbourg. À la fin de ses études, son attention fut attirée par une offre d'emploi, celle d'aumônier au consulat russe à Hakodaté au Japon.

Le consul demandait un candidat, ayant achevé des études supérieures de théologie, et qui pourrait donner une bonne opinion du clergé orthodoxe, non seulement au peuple japonais, mais également aux étrangers qui avaient été récemment admis au Japon. Le soir même, le jeune diplômé, méditant sur cette offre, reçut pendant les vêpres, la révélation d'une vocation spirituelle qui l'appelait vers ce lointain pays pour y propager la foi orthodoxe. Il eut aussi l'intuition que cette entreprise l'obligerait à choisir entre une vie familiale et le dévouement à la mission évangélique, à un apostolat monastique. Il choisit cette voie ascétique.

### Le départ

La candidature d'Ivan Kassatkin ayant été agréée au poste de Hakodaté, il devint moine (24 juin 1860) et fut ordonné hiérodiaque (29 juin) et hiéromoine (30 juin). L'évêque Nectaire lui donna dans le monachisme le nom de Nicolas et lui dit : « Ce n'est pas dans un monastère que tu dois accomplir ta vie d'exploits ascétiques. Tu dois même abandonner la patrie, aller servir Dieu dans un pays lointain et infidèle. Avec le port de la Croix, tu dois prendre le bâton de pèlerin, avec l'exploit du monachisme t'attendent des travaux apostoliques. »

Le hiéromoine Nicolas quitta Saint-Pétersbourg en juillet 1860, emportant avec lui l'icône de la Mère de Dieu de Smolensk. Il n'avait pas encore 24 ans. Ce ne fut qu'à l'automne qu'il atteignit, à l'autre bout du continent eurasiatique le port de Nicolaevsk, près de l'embouchure du grand fleuve Amour. À cette époque de l'année, la navigation était bloquée par les glaces. Le jeune hiéromoine dut donc séjourner à Nicolaevsk. Monseigneur Innocent, archevêque du Kamtchatka, des îles Kouriles et Aléoutiennes, y résidait alors. Nous aurons l'occasion d'examiner l'influence déterminante qu'il exerça.

Au printemps de l'année 1861, à Hakodaté, au Japon, l'accueil fut moins encourageant qu'il ne l'avait espéré, ceci même de la part des compatriotes du consulat. Par ailleurs, le pays avait fait l'objet, au XVIe siècle d'une tentative malencontreuse de conversion par les jésuites, auxquelles se mêlaient divers intérêts conduisant à une résistance armée. Ceci eut pour conséquence de refermer le pays sur lui-même, dans un souci d'effacer tout souvenir de cette tentative ressentie comme aculturisante. Cette tragédie avait entraîné une législation au Japon, opposée à la propagation du christianisme, fauteur de sédition.

Afin de faire connaître les fondements de la foi orthodoxe, il était indispensable pour le hiéromoine

Nicolas d'apprendre la langue nipponne et de comprendre la civilisation du pays. Les Japonais voyaient dans le christianisme une secte de malfaiteurs, à laquelle ne pouvaient adhérer que des criminels. Le gouvernement lui-même avait promulgué un décret qui précisait : « Même si le Dieu des chrétiens apparaissait au Japon, il devra, lui aussi, être décapité. » On se moquait de lui et on lui jetait des pierres. De son côté, le consul trouva le nouvel aumônier trop jeune et dépourvu d'habitudes. Pour commencer, le père Nicolas se trouva en situation d'exilé. Ayant constaté à quel point il était peu informé de la situation dans le pays, il se mit en devoir de l'étudier sur place. Dans une lettre au directeur du département des affaires asiatiques du ministère des affaires étrangères, dont il dépendait, le père Nicolas écrivait en 1869 : « Étant parti au Japon comme recteur de l'Église du consulat, mais également dans un but missionnaire, je me suis efforcé, durant les huit années que j'y ai passé à étudier l'histoire, la religion et l'esprit du peuple japonais, pour savoir dans quelle mesure les espoirs peuvent y être réalisés, en ce qui concerne l'illumination du pays par la prédication. Évidemment, dans mes vues missionnaires, je ne prenais pas en compte mes forces propres, mais il me semblait impossible de réclamer des collaborateurs, avant d'avoir acquis la conviction que leurs forces ne seraient pas perdues. Plus je prends connaissance du pays, et plus je me rends compte que le temps est très proche, où l'évangile s'y fera hautement entendre et se propagera d'un bout à l'autre de l'empire. »

### **Approche évangélique d'une culture de l'extrême orient**

Le hiéromoine Nicolas était venu au Japon pour enseigner le christianisme. Deux possibilités s'ouvraient dans ce sens :

La première voie aurait consisté en une condamnation globale du shintoïsme, du bouddhisme et du confucianisme. Ces religions pouvaient, dans cette perspective, être présentées comme des errements. Ce faisant, on se serait trouvé conduit à ignorer leurs racines profondément enfouies dans l'histoire du peuple. Une telle attitude aurait amené à ignorer les recherches spirituelles réelles et les acquis séculaires, accumulés par les habitants du pays. À leur manière, ceux-ci avaient aussi aspiré à la connaissance de la vérité, dont ils avaient soif. Attaquer de front et détruire leurs croyances, eut été les priver de ce qu'ils avaient acquis.

Ce n'est donc pas dans la négation de leur passé traditionnel, intellectuel et spirituel, mais la satisfaction du besoin que ce passé avait péniblement créé pour l'avenir qu'il fallait chercher la voie de la conversion des Japonais. C'est dans cette voie que Saint Nicolas s'engagea.

Cette seconde voie était celle de la compréhension et de la sympathie pour les recherches spirituelles et des progrès moraux qui pouvaient se trouver dans les croyances locales. Il s'agissait de ne pas offusquer les sentiments religieux

des Japonais, de leur montrer que leurs croyances n'avaient pas encore atteint l'entendement des buts de l'existence humaine.

En tes premières années de plus d'un demi-siècle de la vie de Saint Nicolas consacrée au Japon, il apprit, non seulement la langue, mais la culture et les mœurs du pays. Ce ne fut pas facile. Ainsi, le premier professeur engagé pour ses études ne vint travailler que pendant deux jours et disparut par crainte de représailles de la part de ses concitoyens. Le père Nicolas alla écouter les prédications des bouddhistes, il s'appropriâ les procédés de l'élocution japonaise et même les formes de pensée. Il se mêlait au peuple pour savoir comment ce peuple vivait, des points de vue intellectuel, spirituel et matériel, quels étaient ses modes de prière en ville et à la campagne. Son hagiographe l'Archevêque Antoine précise à son sujet : « si l'apôtre Paul devenait grec pour les grecs, saint Nicolas devenait japonais pour les japonais. »

En 1869, le hiéromoine Nicolas publia dans le « Messenger russe », son étude historique, écrite d'après des sources japonaises; sur les rapports entre les séogounes et le mikaddo. Cette étude garde son intérêt scientifique jusqu'à nos jours. Nous ne nous attarderons pas sur ces recherches historiques et ethnographiques. Citons cependant encore son analyse comparative entre la situation religieuse en Europe et au Japon. En Europe, l'athéisme a été induit par les succès scientifiques et l'élévation des intelligences formelles à un haut niveau de développement. Le triomphe de la raison humaine est proclamé et on ne veut plus rien admettre d'autre. La situation apparaît toute autre dans les pays païens, en particulier au Japon. L'athéisme des classes supérieures et l'indifférence des couches inférieures de la société proviennent, de façon directe et concrète de l'insuffisance des enseignements religieux, parce que le peuple en a épuisé la matière jusqu'au fond.

L'analyse que saint Nicolas avait fait de ces religions connues des japonais, lui avait permis d'approfondir sa propre foi orthodoxe et d'en présenter les aspects nouveaux, qui manquaient aux religions traditionnelles du pays.

Saint Nicolas considérait le Japon comme le champ déjà couvert d'une moisson mûrissante, mais qu'il ne fallait pas essayer de récolter avant terme. Il passa lui-même beaucoup de temps dans l'assimilation patiente de la langue, de la culture et des mœurs du pays. « Dieu seul sait combien de souffrances j'ai dû vivre durant ces premières années. Les trois ennemis, le monde, la chair, le diable, s'unirent contre moi. »

Ces tentations étaient cependant en apparence parfaitement légitimes : « Ne suis-je pas, comme tout homme, créé pour la vie de famille ? Ne peut-on pas en vivant dans le monde servir brillamment Dieu et les hommes ? N'a-t-on pas actuellement d'avantage besoin d'hommes en Russie qu'au Japon ? » « Des milliers de suggestions se sont déversées dans mes oreilles, écrivait-il, ceci chaque jour et chaque heure, en période de veille et dans le sommeil, tant chez moi

dans ma cellule que durant la prière à l'Église.» L'hagiographe de Saint Nicolas, note à ce propos : « Ce n'est qu'après avoir compris les contradictions et les complexités du caractère nippon et seulement après s'être vaincu lui-même, qu'il put aborder l'action apostolique ».

### Conversion d'un samouraï

Disons maintenant quelques mots de celui qui devait devenir le premier disciple de Saint Nicolas et plus tard le premier prêtre orthodoxe japonais. Son nom était Savabé. Descendant d'une antique famille de Samouraï, originaire de l'île de Sakokou. Savabé était un maître d'arme, errant de ville en village. Parvenu à Hakodaté, il avait épousé la fille du prêtre du temple shintoïste et succéda ensuite à celui-ci dans ses fonctions héréditaires. Parlant de lui, Saint Nicolas rapporte : « Savabé vivait ainsi paisiblement et sans soucis dans le paganisme. Étant le prêtre du temple le plus ancien de la ville, il bénéficiait de la considération du peuple, en recevant des revenus significatifs et ne connaissant que des satisfactions et le bonheur. Il avait une famille, une jeune femme, un fils. Il était fier de sa patrie, de la foi de ses ancêtres. C'est pourquoi il méprisait les étrangers, haïssait leur foi, dont il avait des idées absolument sans fondements. »

Savabé donnait des leçons d'escrime au consulat russe. Saint Nicolas remarquait une particulière animosité à son égard. Il lui posa la question : «

– Pourquoi me hais-tu ? »

– À cause de ta foi, vous êtes venus pour nous perdre et pour semer la trahison parmi nous !

– Mais connais-tu l'enseignement chrétien ?

– Je l'ignore.

– Est-il juste de condamner ce que tu ignores ?

– Parle ! »

Telle fut la réponse du bonze. Ce fut le début des discussions entre le missionnaire et le bonze, Dès l'exposé de l'Ancien Testament par Saint Nicolas, Savabé sortit son pinceau et du papier et se mit à prendre des notes. Dans une lettre au Métropolitain Isidor de Saint-Pétersbourg et de Novgorod, Saint Nicolas écrivait : « Il y a chez nous un bonze de l'antique religion, qui étudie notre Foi. Si son zèle ne se refroidit pas et s'il ne subit pas la peine capitale pour l'adhésion du christianisme, on peut attendre beaucoup de lui. »

Savabé contestait et discutait, mais pénétrait de plus en plus dans l'enseignement chrétien.

Après sa conversion, il avoua avoir voulu tuer le missionnaire. Saint Nicolas écrit : « Le Samouraï Savabé était venu pour me tuer. C'est seulement l'aide de Dieu qui m'a sauvé de la mort imminente, parce qu'il se produisit un retournement inattendu dans l'âme de Savabé, et je le baptisais plus tard moi-même. »

« Devant mes yeux s'effectuait le processus de la naissance d'un homme nouveau par la Grâce de Dieu, puis hors de la vue s'opéra un nouveau processus, celui de l'épreuve et de la consolidation de la foi chez ce nouveau Paul. » En effet, ce Saul japonais, le premier de l'Église Orthodoxe du Japon,

reçut dans le baptême le nom de l'apôtre Paul. Savabé attira au christianisme son ami médecin Sakai. Celui-ci reçut dans le baptême le nom de Jean. Le troisième baptisé, Omano Jacques fut aussi un médecin. Si, dans la Russie du XIXe siècle, le christianisme était religion d'état et ancré dans la vie sociale, la situation était ici tout autre. Le christianisme était rappelons le à peine toléré. Au début de la mission de Saint Nicolas, cette religion avait été même interdite aux japonais sous menace de mort.

### Mission orthodoxe au pays du soleil levant

Au début de sa propagation, le christianisme introduisait des clivages dans le milieu familial. À propos des épreuves ainsi endurées à ce de de la conversion, Saint Nicolas disait dans un discours prononcé à la conférence des Missionnaires à Irkoutsk où il s'était rendu en 1910 : « Je suis heureux de servir l'établissement du règne de Dieu sur terre. Il n'existe pas de service plus important dans le monde. Pour la poursuite de ce service, Jésus établit les saints Apôtres, et eux-mêmes, sur son instruction, établirent des continuateurs et leur commandèrent de faire de même de génération en génération jusqu'à la fin du monde. Le champ de ce service est le monde entier. L'évangile du règne de Dieu doit être prêché à tous les peuples. Il nous était impossible, jusqu'à maintenant, d'embrasser par la prédication, au sens propre de ce terme le monde entier. Le temps de notre existence historique n'y suffisait pas encore, mais dans la mesure où Dieu nous donnait des forces. et nous ouvrait des possibilités ; nous exécutions son œuvre. Nous ne pouvons pas demander à Dieu et à ses Saints, qu'ils écartent de notre chemin missionnaire toutes les difficultés et tout ce qui peut nous infliger des souffrances. Nous ne pouvons qu'implorer, qu'il allège pour nous le port de la Croix, en nous aidant à supporter les difficultés et les souffrances spirituelles qui sont liées à elles et qui nous attendent sur le chemin missionnaire. Notre service consiste à aider à la naissance spirituelle des enfants de Dieu. Quelle naissance pourrait ne pas être liée à des souffrances ? Nous devons, par avance les accepter. Mais nous disposons d'une source de grande consolation. Pour servir vaillamment et avec succès, nous devons avoir la conviction initiale que nous ne travaillons pas en vain et que le succès couronnera notre œuvre. »

Ces paroles avaient été prononcées à un moment où trente mille japonais avaient déjà adhéré à l'orthodoxie.

Revenons au début de l'œuvre apostolique de Saint Nicolas.

### Création de la mission

Officiellement instituée le 14 janvier 1870, la mission orthodoxe russe au Japon fut placée sous l'autorité du père Nicolas, nommé archimandrite à cette occasion à Saint-Pétersbourg, où il s'était rendu pour présenter son rapport devant le Synode. Dans un premier temps, cette mission eut son siège à Hakodaté, et le père Nicolas lui céda la presque totalité de son appartement personnel et une partie

de ses ressources. C'est dans sa maison que se tiennent les premiers cours de langues russe à l'usage des japonais, qui se destinaient au service de la propagation de l'orthodoxie dans leur pays. C'est à l'usage de cette école que Saint Nicolas composa un dictionnaire de base Japonais-Russe.

L'exiguïté des locaux et l'inconfort furent encore aggravés par l'installation et le fonctionnement de l'indispensable atelier de reprographie. Cet atelier utilisait un appareil lithographique particulièrement encombrant et bruyant, mais qui fut l'objet particulier de l'attention du directeur de la mission. Il prêta main forte à son fonctionnement.

Saint Nicolas travaillera à cette œuvre de traduction des livres liturgiques et des Saintes Écritures jusqu'à sa mort. L'élaboration de termes liturgiques et religieux spécifiquement chrétiens sera d'une extrême complexité. Par exemple pour traduire « Dieu », on aurait pu utiliser le mot le plus couramment utilisé « Kami » (notion de toute puissance), mais il existait également le mot « Siou » qui s'applique à un maître qui prend soin de ses serviteurs (vassaux). Saint Nicolas choisira ce mot soulignant la sollicitude divine. De même pour traduire la prière « Kyrie eleison », il préféra au mot usuel désignant la pitié (dans le sens de la grâce accordée à un criminel), le mot « avarem », car, dira-t-il, nous n'avons pas de telles relations avec notre Dieu, le mot choisi « avarem » exprimant le sentiment de la pitié d'une mère pour son enfant. Une des difficultés essentielles, dans la traduction des Saintes Écritures, provenait de l'emploi de certains idéogrammes chinois, par exemple ceux qui avaient des connotations à l'impersonnel étrangères à l'Orthodoxie.

Parfois, pour déterminer un seul idéogramme, il lui faudra de longues heures de concertation avec ceux qui le secondaient. Pour les passages particulièrement difficiles, il prendra l'habitude de les envoyer dans les diverses églises et communautés, pour demander conseil et pouvoir ainsi choisir la meilleure, version. Il considérait en effet cette œuvre comme l'œuvre de l'Église entière, œuvre conciliaire, inspirée par l'Esprit Saint.

Ainsi Saint Nicolas recherchait le maximum d'exactitude et de correspondance avec la simplicité de l'Évangile : il élaborera un dictionnaire japonais spécial de termes de la théologie orthodoxe, ce qui correspond à un gigantesque travail lexicologique.

Mais plus tard, il dira de son propre travail : « Jetant un regard rétrospectif sur ces traductions, je vois à nouveau d'innombrables imperfections. Quant aux quatre Évangiles, traduits en premier, ainsi que les actes, ils réclament une traduction nouvelle. »

La mission commence à publier également sept ans plus tard des revues : « Le Messager ecclésial » (1877), « Le Messager orthodoxe » (1880), dans lequel paraissaient des traductions et des écrits d'auteurs japonais qui avaient terminé leur formation théologique. Dans cette revue se reflétait la vie de l'Église japonaise.

« Modestie » ou « la bonté cachée », revue

mensuelle féminine. Le saint attribuait une grande importance à la formation des jeunes filles et des femmes dans le domaine théologique.

« Conversations orthodoxes », destiné à diffuser des homélies et à aborder des vérités chrétiennes.

Quelques livres étaient également édités.

Arrivée du père Anatole et installation à Tokyo

C'est encore à Hakodaté que Saint Nicolas fut rejoint par son premier collaborateur de valeur, venant d'Europe, le hiéromoine missionnaire Anatole Tikhāï. Originaire de Bessarabie, il avait commencé des études au séminaire de Kichenivev. Il quitta le séminaire pour le Mont Athos, où il devient moine. Quatre ans plus tard, il revint, terminer ses études au séminaire. Il mena ensuite à bien ses études supérieures à l'académie de théologie de Kiev et fut ensuite affecté à la mission orthodoxe du Japon. Il y fut chargé des questions d'enseignement. C'est à ce moment que la mission put être transférée à Tokyo, où l'archimandrite Nicolas arriva le 28 février 1872. Cinq mois plus tard, la mission acquérait un terrain à Tokyo au sommet de la butte Souragadaï. La butte Souragadaï était destinée à recevoir une église et un établissement instruction religieuse primaire et secondaire, d'abord pour jeune gens, puis également pour jeunes filles. Des locaux de service et des logements y furent également prévus.

Premières ordinations sacerdotales et diaconales

Ce n'est que cinq ans plus tard, que les premières ordinations orthodoxes purent avoir lieu au Japon. Il s'agissait de celle du Paul Savabé, ordonné prêtre et celle de Jean Sakāï, ordonné diacre. Ces deux cérémonies se déroulèrent en 1875, à Hakodaté où Monseigneur Paul, évêque du Kamtchatka, était arrivé à cet effet.

Saint Nicolas écrivit plus tard à propos de cet évêque : « Il était arrivé à Hakodaté, vêtu d'une vieille soutane. Il se présenta très humblement dans les locaux de la mission. Simple, accessible à tous, prêt à recevoir chacun et à l'écouter, il était en même temps ponctuel dans l'exécution du devoir. Par conséquent, il était le gardien de l'ordre rigoureux, en même temps qu'il était pieux, priant et pleinement dévoué. C'est à dire oublieux de lui-même et vivant seulement pour les autres. »

L'archimandrite Nicolas écrivit dans un message adressé au synode de Saint-Pétersbourg : « Un tel évêque serait un vrai don pour le Japon. »

Le saint synode demanda alors à archimandrite Nicolas, s'il accepterait lui-même la consécration épiscopale. Celui-ci répondit simplement : « si aucun évêque ne peut être envoyé de Russie, je suis d'accord. »

#### **Consécration épiscopale et construction de la cathédrale orthodoxe de Tokyo**

C'est avec un cœur lourd d'appréhensions que l'archimandrite Nicolas se rendit à Saint-Pétersbourg. En effet, faute de soutien matériel suffisant, son œuvre risquait de s'effondrer. C'est à peine s'il put quitter le Japon pour ne pas avoir payé les dettes de l'Église. Mais ces soucis financier furent écartés à son arrivée dans la capitale de l'empire Russe. Le 30 mars

1880, l'archimandrite Nicolas reçut la consécration épiscopale dans la Laure Alexandre Nevsky de Saint-Pétersbourg, des mains des métropolitains de Novgorod – Saint-Pétersbourg, de Kiev, de Moscou et de cinq évêques. Pendant ces minutes, il avait « comme toujours prié pour l'embrasement de tout le pays par la lumière de l'Évangile. »

Ayant recueilli en Russie des dons pour la construction d'une cathédrale orthodoxe à Tokyo, le nouvel évêque rentra au Japon. La première pierre fut posée le 21 avril 1885, la consécration de la cathédrale de la Résurrection du Christ eut lieu le 1er février 1891. Suivant l'usage japonais, les chaussures étaient laissées à l'entrée, et le sol couvert de nattes. La vie diocésaine s'étendait par la multiplication des paroisses, desservies par des prêtres japonais. Saint Nicolas lui-même effectuait des tournées épiscopales. L'évêque ne cessait de prêcher avec simplicité, se mettant à la portée des hommes les plus humbles. Donnons-en un court aperçu : « Tout ce que vous entreprenez, faites-le à la gloire de Dieu. Pour cela, il est indispensable de travailler, non pour la gloire ou par amour du gain, mais pour Dieu, pour accomplir ce travail comme un devoir que Dieu nous a imposé. L'agriculteur, l'instituteur, le guerrier, le commerçant, tous sont indispensables à l'humanité et pour la société. À tous Dieu a commandé d'œuvrer. Qu'ils travaillent, en ayant conscience de cela. Alors, par le seul accomplissement de leur service, ils obtiendront le Royaume des Cieux. »

D'autres homélies étaient prononcées hors des églises et s'adressaient aux païens : « En déclarant que notre enseignement est celui de la seule vraie foi, nous ne disons pas que vos croyances actuelles ne valent rien. Non, dans le bouddhisme et le shintoïsme, il y a beaucoup de bonnes choses. Nous les reconnaissons aussi. Cependant ces religions sont imparfaites. Elles ont été inventées par les hommes eux-mêmes, sans la connaissance du vrai Dieu. Elles sont comme la lampe inventée pour éclairer les demeures de l'homme, lorsqu'il n'y a pas de soleil. La lampe est un objet utile, et même indispensable, le soir ou pendant la nuit. Mais personne n'aura l'idée de l'allumer en plein jour. Il en est de même du bouddhisme et du shintoïsme, qui ne sont bons qu'en absence du christianisme, faute de connaître le vrai Dieu. »

Le continuateurs de l'œuvre apostolique

Saint Nicolas a été le premier, parmi les saints russes proclamés à vivre dans les conditions d'un environnement apparemment contradictoire, du paganisme traditionnel et d'une civilisation moderne. D'autre part, cette civilisation japonaise florissante se développait sur la base d'une culture entièrement étrangère pour lui, tant du point de vue ethnique que linguistique.

Dans ces conditions contraignantes, d'une œuvre évangélique se développant dans des conditions rigoureuses d'existence spirituelle et matérielle, les rares collaborateurs, arrivant de Russie, étaient parfois totalement dépaysés et désorientés. La plupart ne passaient que peu de temps à la mission et

quittaient rapidement le Japon.

Providentiellement cependant, un petit nombre de prêtres russes, venus de Russie, s'avèrent les dignes collaborateurs de Saint Nicolas.

Nous avons déjà parlé du père Anatole Tikhaï, ancien moine athonite d'origine bessarabienne. Le père Anatole fut accompagné dans sa mission par son frère, chef de chœur de talent, qui transposa la musique russe pour la liturgie orthodoxe en langue japonaise. Le père Anatole Tikhaï passa plus de vingt ans auprès de saint Nicolas, dont il avait acquis l'entière confiance.

La personnalité du métropolitain Serge Tikhomiouff demande à être mieux connue. Né en 1871, dans la famille d'un prêtre du diocèse de Novgorod, le futur métropolitain Serge Tikhomiouff fit ses études au séminaire de son diocèse d'origine à l'académie de Saint-Pétersbourg, il enseigna au séminaire de la capitale et en devint inspecteur. Il fut ensuite nommé recteur de l'académie de théologie. Trois ans plus tard, il demanda son transfert dans la mission orthodoxe au Japon. Consacré évêque de Kyoto, il se rendit sur place, en pleine connaissance de cause de la misère, tant de la mission elle-même, que du diocèse.

Aussitôt arrivé, il se mit à l'assimilation de la langue du pays.

« Par son caractère doux et par toutes les bonnes qualités de son âme, il a déjà acquis l'amour et le respect des Japonais. » « Maintenant je peux mourir tranquillement, dans la certitude que l'affaire de la mission est en de bonnes mains » confiait Saint Nicolas dans une lettre à l'archevêque de Tomsk et de l'Altai, Macaire.

La décision et la détermination manifestées par le nouvel évêque de Kyoto mériteraient à elles seules une analyse approfondie. Monseigneur Serge Tikhomiouff connaissait l'œuvre de l'apôtre du Japon essentiellement par les rapports que celui-ci avait adressés à Pétersbourg. Il avait ainsi pris conscience du fait que l'évangélisation du Japon risquait d'être compromise faute de l'arrivée d'un vicaire décidé à maintenir l'orthodoxie Nippone. Monseigneur Serge abandonna son travail à l'académie et ses recherches en matière de sciences théologiques, ses amis et relations, enfin son pays. De recteur de l'académie de théologie de la capitale de l'empire Russe il devenait le disciple et l'adjoint, puis le successeur en 1912 de Saint Nicolas du Japon.

En 1917 Monseigneur Serge ne put participer au concile de Moscou, mais approuvait l'élection du métropolitain Tikhon au siège patriarcal de toutes les Russies. C'est d'ailleurs du vivant de ce dernier, en 1923, que le Japon fût éprouvé par le terrible tremblement de terre qui détruisit Tokyo et en particulier la cathédrale orthodoxe de la Résurrection, sur la butte de Souragadaï.

Huit ans plus tard, monseigneur Serge Tikhomiouff parvenait à relever entièrement la cathédrale de ses ruines. L'évêque de Tokyo reçut la dignité de métropolitain, en 1931. Son prédécesseur, Saint Nicolas, avait été élevé à cette dignité en 1908 ,

après avoir surmonté les conséquences du conflit Russo-Japonais de 1904 – 1905.

C'est d'ailleurs par le témoignage du métropolite Serge de Tokyo que nous connaissons les circonstances de la mort du Saint apôtre du Japon. Début janvier 1912, Saint Nicolas fut placé à l'hôpital Américain de Tokyo, mais il continua à travailler sur une traduction. Rentré au bout de quelques jours à la mission, il mit son successeur, monseigneur Serge, au courant de toutes les affaires de la mission et de l'ensemble du diocèse. Il lui dit : « Notre rôle n'est pas plus élevé que celui de l'araire. Voilà que le paysan, qui a ouvert le sillon, a labouré et encore labouré. L'araire s'est usé, il l'a jeté. Moi aussi, je suis usé. On me jettera ... Un nouvel araire se mettra à labourer. Soyez vigilant, labourez avec conscience. »

C'est au matin du 3 février 1912, à son bureau, dans son indispensable labeur administratif quasi quotidien, que Saint Nicolas sentit approcher la fin de son existence terrestre. Il mourut le soir même, pendant la lecture de la prière résolutoire. Des dizaines de milliers de Japonais, chrétiens et païens, l'accompagnèrent au lieu du dernier repos de son corps, au cimetière de Ianaka. Son cercueil était précédé de l'icône de la Mère de Dieu de Smolensk, qu'il avait apportée de son pays natal au Japon, en 1861.

#### **Quelques points complémentaires**

En complément de ce qui vient d'être vu, considérons deux points :

##### **Qualités apostoliques**

Le hiéromoine Serge, qui avait pris la relève du père Anatole, résumait, dans son livre « En Extrême-Orient » les pensées fondamentales de Saint Nicolas sur l'organisation et la consolidation de l'Église. Ces pensées sont nées de la création originale de l'Église orthodoxe du Japon, mais elles peuvent trouver leur application dans le travail de consolidation chrétienne des Églises beaucoup plus anciennes :

« Il faut y mettre tout son cœur, il faut faire preuve de toutes ses facultés pour se pénétrer des besoins de l'autre, pour sentir les joies et les peines du prochain autant que les joies et les peines de soi-même, et en même temps, il faut aussi une réflexion de sang-froid, sur la façon d'écarter les peines et de multiplier les joies. Il faut aussi de la fermeté, ainsi que l'autorité pour rendre l'action comme une règle de conduite de tous. »

Un autre proche collaborateur de Saint Nicolas écrivait en 1912, au moment de la mort du saint :

« Il était doux et en même temps il était un homme de fer, qui ne reculait devant aucun obstacle. C'était un esprit pratique et un administrateur avisé. Il savait trouver des issues à toutes situations difficiles. Très respectueux, il avait la faculté d'être glacial,

inflexible et tranchant avec ceux qu'il estimait devoir éduquer par la rigueur, ou sanctionner ou arrêter dans tel ou tel stade de leur action. En même temps que du charme, il y avait en lui une grande réserve, acquise par une longue expérience et par des épreuves amères. Il fallait beaucoup de temps et d'efforts pour mériter sa confiance et ses confidences. »

##### **Sens national et universalité chrétienne**

La nation Japonaise n'est certes pas devenue, en un peu plus d'un siècle d'existence d'une Église orthodoxe nationale, une nation orthodoxe. Cependant, du point de vue national, l'orthodoxie d'un certain nombre de sujets de l'empire du Mikado a inscrit dans son histoire des pages lumineuses, mettant en valeur des qualités humaines fondamentales.

Limitons nous à l'un des faits qui se rapporte au premier des conflits internationaux du XXe siècle, la guerre Russo-Japonaise de 1905. La loyauté des membres de l'Église orthodoxe, envers les deux patries respectives, fut intégralement respectée. Il avait en particulier été tacitement admis qu'alors que l'évêque prierait pour la victoire de l'empereur de Russie, ses fidèles prieraient pour la victoire de l'empereur du Japon.

Cependant, la solidarité chrétienne des Japonais orthodoxes s'était même manifestée à l'égard des prisonniers de guerre Russes. Voici les paroles du message de Pâques qu'ils leur adressèrent en 1905 : « Frères bien aimés en Christ ! Recevez les congratulations des chrétiens orthodoxes de la jeune Église du Japon, à l'occasion de la fête très lumineuse de la Résurrection du Christ. Dans la lumière de cette fête, nous nous tournons vers vous. Dans cette lumière qui luit d'en haut, disparaissent les différences ethniques. Ceux qui ont pénétré dans le cercle de ce rayonnement, ne sont déjà ni Juifs, ni Grecs, ni Russes, ni Japonais, mais tous unis en Christ, tous, ils constituent une seule famille, celle du père céleste. Auréolés par cette lumière, nous vous exprimons nos meilleurs sentiments. Le mystère de la Rédemption du genre humain, en faisant le tour de l'univers, a finalement aussi atteint nos contrées et nous sommes heureux sans mesures, d'avoir connu la grande vérité de la Résurrection du Christ et tout de ce qui par cet événement se sera produit en faveur des hommes. La Résurrection du Christ a transformé pour nous la mort en sommeil, a changé la peur de la mort en espérance joyeuse de notre propre résurrection future. Frères, nous vous prions de recevoir nos paroles dans leur vrai sens nous sommes heureux de commémorer à présent cette fête de Pâque avec vous. Le temps ne tardera pas où vous pourrez quitter notre pays. Mais nous vous gardons dans notre mémoire et notre Église conservera de vous un souvenir durable. »

## Introduction à la prière de Jésus

Conférence donnée dans le cadre de la  
cathéchèse pour adultes à la paroisse  
St Séraphim de Sarov (Paris)  
par Marie-Thérèse Gourdier

### Théorie et pratique

#### Introduction

Je proposerai pour introduire le sujet trois citations :

*La prière, nous dit l'Archimandrite Sophrony, est une création toujours jaillissante et infinie, supérieure à tout autre art ou toute autre science. C'est par la prière que nous entrons en communion avec l'Être éternel et sans commencement. Autrement dit : la vie de Dieu, qui seul est réellement, entre en nous par ce canal.*<sup>1</sup>

Un frère demanda à Abba Philémon : *Que signifie, Père, « méditation secrète » ?* L'Ancien répondit : *Va, sois vigilant dans ton cœur, et dis sobrement en pensée, avec crainte et tremblement: « Seigneur Jésus-Christ, aie pitié de moi ».*<sup>2</sup>

*Saint Jean Chrysostome : Frères, je vous en supplie : ne vous permettez jamais d'interrompre l'accomplissement de cette règle de prière ou de la négliger [...]. Qu'il mange ou qu'il boive, qu'il soit assis ou au travail, qu'il voyage ou qu'il ait quelque autre activité, le moine doit sans cesse crier : « Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi ». De cette manière, le Nom du Seigneur Jésus, en descendant dans les profondeurs du cœur, domptera le serpent qui en occupe les pâturages, sauvera l'âme et la fera revivre. Demeure sans cesse dans le Nom du Seigneur Jésus, afin que ton cœur absorbe le Seigneur et que le Seigneur absorbe ton cœur, et que ces deux deviennent un.*<sup>3</sup>

#### Nous voici au cœur du sujet.

Pendant des siècles, c'est dans les milieux monastiques que la prière de Jésus s'est répandue, ancrée, et a donné lieu à une tradition toujours vivante aujourd'hui. Elle répond à une prescription du Christ à ses disciples : **Veillez donc et priez en tout temps (Lc 21,36)**, et ce commandement a été longuement repris par les apôtres. Si nous désirons devenir Ses disciples, être des chrétiens pas seulement de nom, ce commandement nous concerne, nous aussi.

[« Veillez » ne signifie pas, bien sûr, se priver de

sommeil, mais rester vigilants quant à nos pensées (« sois vigilant dans ton cœur », selon la parole d'Abba Philémon).]

**Le propre de la prière de Jésus est d'être composé essentiellement du nom de Jésus.** La prière de Jésus faisait partie au début de la forme de prière que les Pères appelaient « méditation » ou « souvenir de Dieu », ou encore « prière monologique ». Par l'expression « méditation » ou « souvenir de Dieu », les saints Pères entendaient quelque prière brève ou même quelque pensée spirituelle qu'ils « ruminaient » et qu'ils s'efforçaient de garder dans leur esprit et dans leur mémoire à l'exclusion de toute autre pensée.

Son but était donc simple : remplacer toutes les autres pensées (les pensées « vaines », terrestres) par une seule, portant sur Dieu, suivant en cela l'exemple de l'apôtre Paul qui dit dans sa 1<sup>ère</sup> épître aux Corinthiens : **Car je n'ai rien voulu savoir parmi vous sinon Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié (1 Co, 2,2).**

Dans les premiers siècles de l'histoire de l'Eglise, il est rapporté plusieurs prières de ce type. **Saint Antoine le Grand** recommande le souvenir incessant du Nom de notre Seigneur Jésus-Christ : *N'abandonne pas à l'oubli le Nom de notre seigneur Jésus-Christ, mais fixe-le sans cesse dans ton esprit, garde-le dans ton cœur et glorifie-le de tes lèvres, disant : « Seigneur Jésus-Christ, aie pitié de moi ». Et aussi : « Seigneur Jésus-Christ, aide-moi ». Et encore : « je Te glorifie, mon Seigneur Jésus-Christ »*<sup>4</sup>. **Saint Isaac de Scété** confia à Saint Jean Cassien que pour la prière incessante, il se servait du verset 2 du psaume 69 : *O Dieu, sois attentif à me secourir ; Seigneur, hâte-toi de venir à mon aide*<sup>5</sup>. **Saint Isaac le Syrien** mentionne un certain père qui durant 40 ans pria en n'utilisant qu'une seule formule de prière : *Moi, comme homme, j'ai péché : Toi, comme Dieu, pardonne-moi*<sup>6</sup>. **Saint Joannice le Grand** répétait sans cesse dans son esprit : *Mon espérance, c'est le Père ; mon refuge, le Fils ; ma protection, le Saint-Esprit. Trinité sainte, gloire à Toi.*

**Saint Dorothée**, moine du monastère cénobitique de l'abbé Séridos en Palestine, et disciple de Saint Barsanuphe et de Saint Jean, apprit à son disciple, Saint Dosithée, à s'exercer sans cesse à la « mémoire de Dieu » et lui avait transmis l'usage de dire continuellement : *Seigneur Jésus-Christ, aie pitié de moi, et : Fils de Dieu, viens à mon aide.* Saint Dosithée priait en utilisant tantôt l'une, tantôt l'autre

1 *La prière, expérience de l'éternité*, Arch. Sophrony, Ed du Cerf, le Sel de la Terre, p.23

2 Abba Philémon, *Discours très utile*, in Philocalie, t.I, p. 604, cité par St Ignace Briantchaninov, *Approches de la prière de Jésus*, S.O. n°35, p.63.

3 St Jean Chrysostome cité par Calliste et Ignace Xanthopoulos, *Centurie spirituelle*, 21 ; voir Philocalie des Pères neptiques, fascicule 1, Bellefontaine, 1979, p.74.

4 Saint Antoine le Grand, *Œuvres*, P.G. 60, 1080

5 Jean Cassien, *Conférences*, X, 10, Paris, 1958, Sources chrétiennes 54, p.89. La traduction des psaumes est celle du Psautier des septante, trad. P. Placide Deseille.

6 Saint Isaac le Syrien, *Discours ascétiques*, 52

formule de prière. Elle lui avait été enseignée sous cette forme en raison du manque d'entraînement de son esprit, afin de ne pas être lassé et rebuté par la monotonie de la prière. Lorsque le bienheureux Dosithée tomba gravement malade et qu'il approchait de sa fin, son ancien lui rappelait la prière incessante : *Dosithée, attention à la prière ; veille à ne pas la perdre*. Lorsque la maladie de Dosithée s'aggrava encore davantage, Dorothee lui dit de nouveau : *Alors, Dosithée, comment va la prière ? Tient-elle toujours ?*<sup>7</sup>

**Saint Jean Climaque**, dont le traité, l'Échelle sainte, est non seulement devenu le classique de la spiritualité sinaïte, mais le traité de base de l'ascèse monastique, parle de la prière monologique de façon voilée en particulier dans deux chapitres de son traité (degré 4, l'obéissance, et degré 28, la prière) : *Mais écoutons une autre pratique extraordinaire de ces frères. Même à table, ils ne cessaient pas leur activité spirituelle, et ces bienheureux avaient établi la coutume de se rappeler les uns aux autres, par quelques gestes ou quelques signes secrets, à la prière intérieure. Ce qu'ils ne faisaient pas seulement à table, mais à chaque fois qu'ils se rencontraient et s'assemblaient* (IV, 19).

Et aussi : *Que le tissu de ta prière soit d'une seule couleur. Le publicain et l'enfant prodigue furent réconciliés avec Dieu par une seule parole* (XXVIII, 5). *Ne cherche pas à beaucoup parler quand tu pries, de peur que ton esprit ne se distraie à chercher des mots. Un seul mot du publicain apaisa Dieu et un seul cri de foi sauva le larron. La loquacité dans la prière disperse souvent l'esprit et le remplit d'images, alors que la répétition d'une même parole ordinairement le recueille* (XXVIII, 10).

Parmi ces différentes prières, la prière de Jésus s'est peu à peu imposée, dans toutes les formes de vie monastique, d'abord dans la spiritualité du Sinaï, puis dans celle de la Sainte Montagne, avec sa formulation complète (*Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur*) ou abrégée, au point que quand les moines parlent de « la prière », ils sous-entendent par là la prière de Jésus, et reçoivent l'injonction de la pratiquer lors de leurs vœux monastiques, aussi bien pour le petit schème que, à nouveau, pour le grand schème. Nous allons tenter d'en comprendre les raisons.

### Bases théologiques et ascétiques.

Au cours des dernières heures de sa vie terrestre, le Seigneur a dit : *« En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous demandez quelque chose à mon Père en mon Nom, Il vous le donnera. Jusqu'ici, vous n'avez rien demandé en mon Nom ; demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite »* (Jn 16, 23-24). Ces paroles du Christ constituent le fondement dogmatique et ascétique de l'invocation de Son Nom.

Il est hors de doute que les disciples ont observé

ce commandement. L'Évangile (de Luc en particulier), les Actes des Apôtres fourmillent des miracles accomplis par ce Nom (expulsion des démons, guérison des malades...). L'histoire de la prière au Nom de Jésus commence donc dès les temps apostoliques.

Le père Lev Gillet dit que la traduction française « en mon nom » ne rend pas compte de la richesse des termes grecs employés. En grec, trois expressions différentes sont traduites par « en mon nom », elles ne sont pas équivalentes et évoquent chacune une attitude différente envers le Nom. Dans la première, *epi to onomati*, on s'appuie « sur » le nom, c'est la fondation sur laquelle on construit : il s'agirait donc de la pierre rejetée par les bâtisseurs de ce monde, mais qui doit devenir la pierre de fondation, la pierre d'angle de notre homme intérieur caché dans notre cœur. Dans la seconde expression, *eis to onoma*, il y a un mouvement dynamique qui présente le nom comme un but à atteindre. Dans la troisième, en *to onomati*, l'attitude est statique, elle exprime le repos consécutif à l'atteinte du but et une certaine intériorisation ou immanence ; l'esprit s'est transporté « dans » le Nom, il s'unit à Lui et en fait sa demeure<sup>8</sup>. [Le terme dans Jn 16, 23-24 est le 3è : en *to onomati*.]

Deux autres textes du Nouveau Testament présentent une importance particulière pour le Nom de Jésus : Il y a d'abord la déclaration inspirée de Pierre dans les Actes des Apôtres : *C'est par le Nom de Jésus-Christ le Nazoréen, celui que vous, vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité des morts, c'est par son nom et par nul autre que cet homme se présente guéri devant vous. C'est lui la pierre que vous, les bâtisseurs, avez méprisée, et qui est devenue la pierre d'angle ; car il n'y a pas sous le ciel d'autre nom donné aux hommes, par lequel nous devons être sauvés* (Ac 4, 10-12, trad Bible de Jérusalem) (Dans la nouvelle TOB : *Il n'y a aucun salut ailleurs qu'en lui : car aucun autre nom sous le ciel n'est offert aux hommes, qui soit nécessaire à notre salut*). Et d'autre part, le grand texte de saint Paul : *C'est pourquoi Dieu l'a souverainement élevé et lui a conféré le Nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus, tout genou fléchisse, dans les cieux, sur la terre, et sous la terre, et que toute langue confesse que le Seigneur, c'est Jésus-Christ, à la gloire de Dieu le Père* (Phi. 2, 9-11).

*Mais que faut-il entendre par le Nom de Dieu ?* demande père Sophrony. *Pour prier « en Son Nom », est-il important d'en connaître la signification, les propriétés, la nature ? Oui : cela est même indispensable si nous voulons que « notre joie soit parfaite ».*

*Insondables sont les profondeurs de la vie en Christ ; on ne peut se les assimiler qu'au cours d'un long processus qui requiert une grande tension intérieure et tous nos efforts. La compréhension du contenu et du sens du Nom divin ne s'acquiert que*

<sup>7</sup> Cf. Vie de Saint Dosithée, dans Dorothee de Gaza, Œuvres spirituelles, Sources chrétiennes 92, p.139

<sup>8</sup> Un moine de l'Église d'Orient, *La prière de Jésus*, p. 13-14, coll. Livre de Vie, n°122.

*progressivement. [...] Et lorsqu'en nous s'uniront la joie de notre cœur et la lumière de notre intellect, alors seulement nous approcherons de la perfection.*<sup>9</sup>

Nous savons tous qu'en ce qui concerne la connaissance de Dieu, notre intellect naturel ne peut par lui-même se livrer qu'à des conjectures. Si Dieu ne s'était pas Lui-même révélé à l'homme, Il serait demeuré à jamais inconnu de nous. *Mais de même que dans la vie de chacun de nous, Dieu se révèle progressivement, de même dans l'histoire de l'humanité telle qu'elle est représentée dans la Bible, Il s'est manifesté « à plusieurs reprises et de diverses manières » (He 1, 1) aux Pères et aux Prophètes avec une force et une profondeur croissantes*<sup>10</sup>.

Dans l'Ancien Testament, la plus grande révélation de Dieu a été faite à Moïse dans le Buisson ardent : « **Je suis l'Etant** » (Celui qui est en train d'être, d'une part, qui était, qui est, et qui sera, d'autre part). Puis, par la bouche d'Isaïe : *Ainsi parle le Seigneur, votre rédempteur, le Saint d'Israël : «Moi, le Seigneur, Je suis le Premier, et avec les derniers, Je serai encore [...] afin que vous compreniez que c'est Moi : avant moi il n'y a pas de Dieu et après moi il n'y en aura pas » (Is. 43,14 ; 41,4 ; 43,10)*. Ce Dieu, le Premier et le Dernier, se révèle donc comme l'Être premier, Celui qui dès l'origine Est, le seul à pouvoir dire « Je suis » sans attribut spécifique, Être personnel et vivant, inconditionné.

Dieu se communique donc à l'homme en lui révélant Son Nom. Aussi le Nom divin lui-même était-il vécu dans l'Ancien Testament comme une Présence de Dieu. Le Nom renferme une double vertu : d'une part, la perception du Dieu Vivant, et d'autre part, une connaissance à son sujet. De là provient la crainte de prononcer le Nom de Dieu en vain (Ex 20,7).

Mais c'est l'incarnation du Dieu-Homme qui va amener cette révélation à sa complétude. Le nom de Jésus (**Ieschouah**) est d'origine divine, c'est l'ange qui annonce à Marie que son fils serait appelé Jésus, car il sauverait les hommes de leurs péchés (Mt 1, 21 ; Lc 1, 31). Le nom de Jésus, en général traduit par Sauveur, signifierait : « salut de Yahvé », ou « Yahvé est salut ».

Un Nom nouveau nous est révélé. *Avant l'avènement du Christ existait déjà l'idée d'un Dieu rédempteur, mais elle avait un contenu différent, d'autres dimensions, et un caractère incomparablement moins concret. «Le peuple qui était assis dans les ténèbres a vu une grande lumière, et pour ceux qui étaient assis dans le sombre pays de la mort une lumière s'est levée (Mt 4, 16) ».* [...]

*Le Nom de Jésus nous révèle avant tout le sens ou le but de la venue de Dieu dans la chair : « pour notre salut ». Le fait que Dieu a assumé notre nature humaine créée manifeste que pour nous aussi, il est possible de devenir fils de Dieu. Notre adoption filiale nous fait communier à la forme divine de l'être. Après l'Ascension, Il s'est assis à la droite du Père, mais aussi*

*comme Fils de l'Homme. « Je leur ai donné la gloire que Tu m'as donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un –moi en eux, et Toi en moi- afin qu'ils soient parfaitement un, et que le monde connaisse que Tu m'as envoyé et que Tu les as aimés comme Tu m'as aimé. Père, je veux que là où je suis ceux que Tu m'as donnés soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que Tu m'as donnée, parce que Tu m'as aimé avant la fondation du monde. [...] Je leur ai fait connaître ton Nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont Tu m'as aimé soit en eux, et que je sois en eux (Jn 17, 22-24, 26) »*<sup>11</sup>.

*Par l'incarnation du Logos du Père, nous sommes entrés en contact si étroit avec Dieu que désormais nous n'attendons plus aucune nouvelle révélation. La seule chose dont nous avons besoin, c'est de nous efforcer de vivre selon les commandements afin d'assimiler ce don dans ses dimensions véritables. [...]*

*Comme porteur de sens et de connaissance, comme « énergie » de Dieu dans sa relation avec le monde et comme son Nom propre, le Nom de « Jésus » lui est ontologiquement lié. Ce Nom renferme une réalité spirituelle. Il est un pont qui nous relie à Lui. Il est un canal par lequel nous recevons la force divine. Provenant du Dieu Saint, il est saint et nous sanctifie quand nous l'invoquons. Dans ce Nom, Dieu est présent comme dans un réceptacle, comme dans un vase précieux rempli de parfum. [...]*

*Lorsque nous prions en étant conscients de ce qui vient d'être dit, notre prière devient un acte redoutable, et en même temps triomphal. Dans l'Ancien Testament fut donné le précepte de ne pas prononcer le Nom de Dieu en vain ; mais à nous le Seigneur a donné le commandement –accompagné d'une promesse- de « demander au Père en son Nom ». Maintenant que le sens plus profond de tous les Noms divins nous a été dévoilé par la venue du Christ, nous devrions, nous aussi, trembler –comme cela arrive à de nombreux ascètes parmi lesquels j'ai eu l'occasion de vivre- quand nous prononçons le saint Nom de Jésus. Une invocation du Nom divin remplit tout notre être de la présence de Dieu, transporte notre intellect dans d'autres sphères, nous communique une énergie particulière et une vie nouvelle. Une lumière divine, dont il n'est pas aisé de parler, vient avec ce Nom. [...]*

*Dans son Essence, Dieu transcende tout, et par conséquent, Il est au-delà de tout nom et de toute notion ; mais quand Il se révèle, Il nous donne une expérience vivante de sa présence, et celle-ci est manifestée par des Noms. Ainsi donc, du commencement jusqu'à la fin, toute la sainte Ecriture témoigne de Dieu à travers ses Noms. [...]*

*Il ne sera sans doute pas inutile de préciser que prier par le Nom de Jésus n'a rien d'automatique ni de magique. Si nous ne faisons pas d'efforts pour observer ses commandements, c'est en vain que nous invoquerons son Nom. Il nous avertit Lui-même : « Beaucoup me diront en ce jour-là : « Seigneur ! Seigneur ! N'est-ce point par ton Nom que nous avons prophétisé, et par ton Nom que nous avons chassé des*

9 Archimandrite Sophrony, Sa vie est la mienne, Cerf, p. 120-121.

10 Archimandrite Sophrony, Sa vie est la mienne, Cerf, p. 122.

11 Archimandrite Sophrony, Sa vie est la mienne, Cerf, p. 129.

démons, et par ton Nom que nous avons fait de nombreux miracles ? » Et alors je leur déclarerai : « Jamais je ne vous ai connus ; éloignez-vous de moi, vous qui commettez l'iniquité » (Mt 7, 22-23)<sup>12</sup>.

Au travers de ces textes de l'archimandrite Sophrony, qui a connu les plus hauts degrés de la prière de Jésus, nous comprenons mieux pourquoi les Pères ont peu à peu préféré l'invocation du Nom de Jésus à d'autres formules. La formule complète s'est précisée peu à peu : « Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur ». Ou, quand elle se dit en groupe : « Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, aie pitié de nous ». La conjonction des 2 mots Jésus et Christ est déjà une confession de foi. Le nom de Jésus implique un mystère de salut, et dans la personne de Jésus est présente la force salvatrice de Dieu. Le second mot attribue à Jésus l'onction messianique, à la fois sacerdotale et royale. Le mot « Seigneur » confesse la « Seigneurie » de Jésus, et nous savons que pour reconnaître Jésus comme « Seigneur » et comme « Fils de Dieu », il faut que l'Esprit-Saint nous le révèle ! La première partie de la formule est donc une confession de foi totale non seulement de la personne de Jésus, mais aussi de la Sainte Trinité (*Qui m'a vu a vu le Père*), et aussi de toute l'économie du salut. Le terme « aie pitié de moi » (eleison me), est la prière de l'aveugle Bartimée, le mot *eleos* exprime une miséricorde compatissante. Le dernier mot, pécheur, est d'adjonction semble-t-il assez tardive et exprime simplement le sentiment aigu et la reconnaissance face à Dieu de notre état de pécheur.

Cette prière unit donc, en une courte phrase, l'adoration et la componction. La gloire de Dieu et le péché de l'homme sont tous deux présents. La prière est à la fois pénitentielle et remplie de joie et de confiance aimante. Elle est intensément christologique, adressée à Jésus, concentrée sur la personne du Seigneur incarné. Elle est aussi d'une extrême simplicité, ne requiert aucune connaissance particulière, aucune préparation élaborée. Elle était conseillée aux illettrés... Elle ne nécessite « **que de croire fermement que le Seigneur te voit et t'écoute** » (Saint Théophane le Reclus).

### Les différents degrés de la prière et les fonctions de l'homme

Les Pères conseillent en général aux débutants l'usage de la formule complète : *Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, aie pitié de moi, pécheur*. Dans la première partie de cette prière, nous confessons le Christ-Dieu qui s'est incarné pour notre salut. Dans la seconde, nous reconnaissons avec un esprit de repentance notre chute, notre état de péché et notre rédemption.

Les Pères distinguent 4 ou 5 degrés dans la prière. Je vous cite les 5 degrés que distingue père Sophrony. Les auteurs qui n'en distinguent que 4 ne différencient pas les 4<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> degrés.

Pour commencer, la prière est **vocale** ; nous prononçons la prière avec les lèvres et concentrons notre attention sur le Nom et sur les paroles.

La prière va ensuite se transformer en **prière mentale**. Elle est accomplie par l'intellect seul d'abord, puis elle l'est aussi avec la participation du cœur, ce qui se manifeste par un sentiment d'affliction. La prière authentique est fondée sur la foi et le repentir.

En troisième lieu, la prière devient la **prière de l'intellect et du cœur**. L'intellect et le cœur sont unis dans leur activité ; l'attention est enfermée à l'intérieur du cœur, et c'est là qu'est « prononcée » la prière. Mais elle est encore le résultat de l'effort de l'homme.

Au stade suivant, la prière devient spontanée, elle s'est bien établie dans le cœur, et sans effort particulier de la volonté, coule d'elle-même à l'intérieur du cœur, y attirant l'attention de l'intellect. Cette sorte de prière est le résultat de la grâce, elle est donnée à l'homme. Nous pouvons la rechercher, la désirer, et la recevoir avec gratitude, mais nous ne pouvons l'accomplir par nous-mêmes.

Enfin, au dernier degré, la prière commence à agir en nous comme une douce flamme, comme une inspiration d'En-Haut réjouissant le cœur par un sentiment de l'amour divin et entraînant l'intellect dans des contemplations spirituelles. Parfois aussi elle s'accompagne de la vision de la Lumière.

Ce sont ces deux derniers stades qui sont appelés, au sens strict du terme, « **prière du cœur** ».

Pour comprendre ces degrés, il faut expliciter la vision des pères concernant les éléments constitutifs de l'homme. La plupart des auteurs distinguent dans l'homme trois éléments : le corps, l'âme, l'esprit, que Théophane le Reclus décrit ainsi : *Le corps est fait de terre ; ce n'est pourtant pas quelque chose de mort, mais tout au contraire de bien vivant, pourvu d'une âme vivante. Dans cette âme a été insufflé un esprit, l'esprit de Dieu, destiné à le connaître, à le glorifier, à le chercher, à le goûter et à trouver sa joie en lui et en rien d'autre*. L'âme est donc le principe fondamental de la vie, ce qui fait d'un être humain quelque chose de vivant, par opposition à une masse de chair inanimée. Cependant, si l'âme existe avant tout au plan naturel, l'esprit, lui, nous met en contact avec l'ordre des réalités divines. C'est la faculté la plus élevée de l'homme et celle qui nous rend apte à entrer en communion avec Dieu<sup>13</sup>.

13 Au sens strict, l'homme créé par Dieu n'est composé que du corps et de l'âme, le troisième terme « esprit » (*noûs* en grec) étant la partie la plus spirituelle de l'âme, celle qui est capable de rentrer en contact avec les réalités divines, qui les perçoit intuitivement. Le mot *noûs* est souvent traduit par « esprit », quelquefois par « la fine pointe de l'âme », ou encore par « les yeux de l'âme ». Selon certains Pères, le terme « esprit » serait à réserver au don de la grâce du Saint-Esprit qui donnerait alors à l'homme « deux âmes, l'une créée, l'autre céleste, provenant de l'Esprit divin », selon les termes de Saint Macaire d'Égypte. Ce n'est qu'à cette condition que l'homme est « complet », c'est-à-dire quand il est divinisé.

12 Archimandrite Sophrony, *Sa vie est la mienne*, Cerf, p. 131-136.

Le corps, l'âme, l'esprit, ont chacun leur manière particulière de connaître : le corps connaît par les cinq sens, l'âme par le raisonnement intellectuel, l'esprit par la conscience, par une perception mystique qui transcende les procédés ordinaires de la raison humaine.

En dehors de ces 3 éléments, l'esprit, l'âme et le corps, il est un autre aspect de la nature humaine qui reste en dehors de cette classification tripartite : le cœur. En Occident, quand on parle du cœur, on entend par là soit l'organe physique, soit le siège des émotions et des sentiments. Dans la Bible et dans les écrits ascétiques de l'église orthodoxe, le cœur a une signification beaucoup plus riche : c'est l'organe principal de l'être humain, physique et spirituel, c'est le centre de la vie, le principe déterminant de toutes ses activités et de toutes ses aspirations. Les **homélies de Saint Macaire** développent cette notion du cœur :

*Le cœur gouverne tout l'organisme corporel et règne sur lui, et quand la grâce possède le cœur, elle gouverne tous les membres et toutes les pensées, car c'est dans le cœur que se trouvent l'intellect et toutes les pensées de l'âme ainsi que ses désirs ; par son intermédiaire, la grâce pénètre également tous les membres du corps.*

*Le cœur est d'une profondeur insondable ; il s'y trouve des salles de réception et des chambres à coucher, des portes et des portails, de nombreux offices et passages. On y trouve l'atelier de la justice comme celui de la méchanceté. La mort et la vie sont en lui... Le cœur est le palais du Christ ; c'est là que le Christ, notre Roi, vient prendre son repos avec les anges et les esprits des saints ; il y demeure, le parcourt, et y établit son Royaume.*

*Le cœur n'est qu'un petit vaisseau, et pourtant il s'y trouve des lions, des dragons et des créatures venimeuses, et tous les raffinements de la méchanceté ; il s'y trouve des sentiers rugueux et raboteux et des*

*gouffres béants. Mais Dieu s'y trouve également et aussi les anges, la Vie et le Royaume, la Lumière et les apôtres, la cité céleste et les trésors de la grâce. Tout est là.*

Il est donc clair que le cœur ne se confond pas avec l'un des trois éléments constitutifs de l'homme, mais qu'il est lié à chacun des trois.

Le cœur est une réalité matérielle, un muscle de notre corps (un peu particulier), situé grosso modo au centre de notre organisme du point de vue physique. Il est aussi, d'une manière spéciale, lié au psychisme de l'homme, à son âme. Quand le cœur cesse de battre, nous savons que l'âme n'est plus dans le corps. Enfin, le cœur est lié à l'esprit, comme le dit saint Théophane le Reclus : *Le cœur, c'est l'homme profond, l'esprit. C'est en lui que se trouvent la conscience, l'idée de Dieu et de notre dépendance totale vis-à-vis de lui, et tous les trésors éternels de la vie spirituelle.* Le mot « cœur », dit-il encore, doit parfois être compris au sens de l'homme intérieur. Cet « homme intérieur » (saint Paul), ou l'« homme caché du cœur » (saint Pierre), est l'esprit à l'image de Dieu qui fut insufflé dans le premier homme, et qui demeure en nous, même après la chute. C'est là, dans le « cœur profond », que l'homme rencontre Dieu face à Face. Saint Grégoire Palamas dit dans une de ses homélies que la Vierge, quand elle était encore toute jeune fille, quand elle était dans le temple de Dieu, dans le Saint des saints, avait découvert en elle ce cœur profond, l'endroit où l'on est devant les marches qui montent au trône du Seigneur des Seigneurs, et qu'elle avait découvert là d'une part son union à Dieu, et d'autre part son union à tout le genre humain. C'est pourquoi elle a pu dire dans son magnificat qu'elle n'avait rien à offrir à Dieu que son humilité, car il faut être arrivé au summum de l'humilité pour trouver ce lieu ...

*À suivre ...*



Mention légale : ce bulletin est une revue d'information au service de la communauté orthodoxe de Compiègne. Les opinions exprimées dans ces articles n'engagent que leurs auteurs et en aucun cas la rédaction.